

TRIBUNE DE GAUCHE

changer



LE CENTENAIRE DE ROBERT SCHUMAN

UNE VOIX
DE YOUGOSLAVIE

Le communisme,
les rapports Est-Ouest,
l'Europe, le sentiment religieux
VUS PAR MILOVAN DJILAS



CAUX 12 juillet – 31 août 1986

Quarantième anniversaire du centre de conférences

12 - 20 juillet : *Allemands et Français* animeront ensemble la semaine d'ouverture. Cette initiative se veut symbolique de l'esprit de réconciliation dont le monde entier a tant besoin aujourd'hui.

23 juillet - 2 août : *Forum pour les jeunes*, ouvert à tous ceux qui s'intéressent au monde de l'an 2026.

5 - 12 août : « Des conflits aux remèdes », tel est le thème retenu, témoignages et expériences à l'appui. Session animée par les *Canadiens* et les *Américains*.

L'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine, les pays du Pacifique seront représentés à Caux durant tout l'été, et en particulier autour du 15 août, par des hommes et des femmes désireux d'engager un véritable dialogue inter-continents.

25 - 31 août : la semaine de clôture sera animée par des représentants de la *vie économique*. Thème choisi : « L'Economie mondiale à la rencontre des besoins de l'humanité. »

Renseignements et inscriptions : secrétariat des conférences, Réarmement moral, CH 1824 CAUX

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)
France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .
Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .
Autres pays par voie normale : FF 110 ou Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .
Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ; Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, avenue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

M./Mme/Mlle..... Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Pays.....

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de..... 19.... et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

commande ... exemplaires du n° de CHANGER (paiement sur facture).

Date : Signature :

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

LA SUISSE SOLIDAIRE

La Suisse n'entrera pas à l'ONU. Le peuple souverain s'étant prononcé sans équivoque, le débat est clos. Mais à voir le monde évoluer, on se dit que ses spasmes ne cesseront pas de sitôt de déranger la tranquillité de citoyens privilégiés.

A vrai dire, en dehors du fanatisme – ou de l'égoïsme – de certaines catégories de notre population, personne ne conteste véritablement la solidarité active envers le monde et ses problèmes. La responsabilité en incombe donc de façon accrue à des organismes comme le Comité International de la Croix-Rouge, au Réarmement moral et ses rencontres informelles de Caux, aux œuvres d'entraide, aux initiatives de tous genres, privées et publiques.

Au mois de mars, la Suisse était le seul pays occidental à participer, avec quelque cinq cents titres (1) au 6^e Festival libanais du

livre d'Antélias. L'éditeur Pierre-Marcel Favre, qui était sur place avec le secrétaire général de l'Association suisse des Editeurs de langue française, déclarait au journal *L'Orient – Le Jour* : « Nous voulons exprimer notre solidarité culturelle avec le peuple libanais. N'oubliez pas la conférence inter-libanaise de Lausanne qui avait réuni il y a deux ans toutes les parties en présence. La paix finira bien par venir. »

Un exemple entre mille pour rappeler que la sécurité d'un petit pays neutre passe par l'ouverture et par une foi inébranlable dans un avenir que partageront tous les peuples de la terre.

CHARLES PIGUET

(1) Le livre *Pour l'amour de demain*, publié aux Editions de Caux, était exposé au Festival libanais du livre avec inscrit en grosses lettres sur un bandeau : « La force du pardon, » résumant bien le message universel d'Irène Laure.

FACE A FACE

Certains croient voir dans la cohabitation un reflet de ce qu'espère le peuple français, à savoir une coopération loyale entre des partis qui se sont toujours combattus jusqu'ici et une certaine stabilité politique. Or force est de reconnaître que cette dualité au sommet est bien loin de satisfaire ces espérances. Ce ne sera, dit-on déjà, qu'une comédie de collaboration, avec en ombre chinoise la lutte pour le pouvoir en 88 ou avant.

Mais on peut se demander si au-delà des péripéties politiques il n'y a pas une aspiration plus profonde, qui va bien plus loin que la cohabitation. Certaines petites phrases la préfigurent. Mar-

cel Debarge, membre du secrétariat national du P.S., affirmait aussitôt après le 16 mars que son parti, maintenant dans l'opposition, « ne devra pas se conduire comme avant 1981. » M. Mauroy déclarait à Lille que les socialistes devraient être « soucieux de toujours faire des propositions susceptibles d'être traduites en actes ». Du côté du nouveau pouvoir, un député UDF de Maine-et-Loire, Edmond Alphandéry, pourtant barriste et anticohabitationniste, affirme en se référant aux deux camps : « Nous parlons aujourd'hui le même langage ... Va-t-on vers le débat à l'anglo-saxonne ? » Bernard Stasi surenchérit :

UN PLAN POUR CHAQUE HOMME

S'il y a une chose pire que de ne pas avoir de contact personnel avec le Christ, c'est d'avoir fait une expérience qui se limite à ce contact personnel (...). Une des étapes les plus importantes dans la vie d'un chrétien, après l'émerveillement du premier jour, c'est la découverte que le Christ a un plan pour l'humanité (...) qui réserve une place à tout homme, femme et enfant, à chaque peuple ; un plan qui ne concerne pas leur seul bien-être spirituel, mais leur niveau de vie, leur progrès, leur santé, leur travail, leur salaire, bref leur bonheur sur notre planète.

HENRY DRUMMOND

« La classe politique a perdu son manichéisme. » Et, pour revenir à l'opposition actuelle, le député socialiste Alain Richard précise : « Il y a adhésion d'une majorité de citoyens à des idées communes qui transcendent les clivages partisans. »

Phrases lancées à la légère ? Illusions transitoires ? Peut-être. Mais même si la cohabitation ne permet pas de traduire en actes ces espoirs, il se trouve que deux hommes qui s'opposent et dont la trajectoire politique, curieusement, s'apparente se trouvent contraints de travailler, sinon ensemble ou

côte à côte, du moins face à face. Sur toute une série de grandes questions, ils doivent se dire, plus ou moins franchement, ce qu'ils pensent, ce qu'ils espèrent, ce qu'ils redoutent. Les circonstances font que leur dialogue devra se concrétiser par des décisions qui affecteront l'ensemble de la nation. Souhaitons, quelle que soit la couleur du pouvoir à l'avenir, qu'après ce tête-à-tête ces deux hommes ne puissent plus se traiter comme autrefois et que ce sera bénéfique pour toute la France.

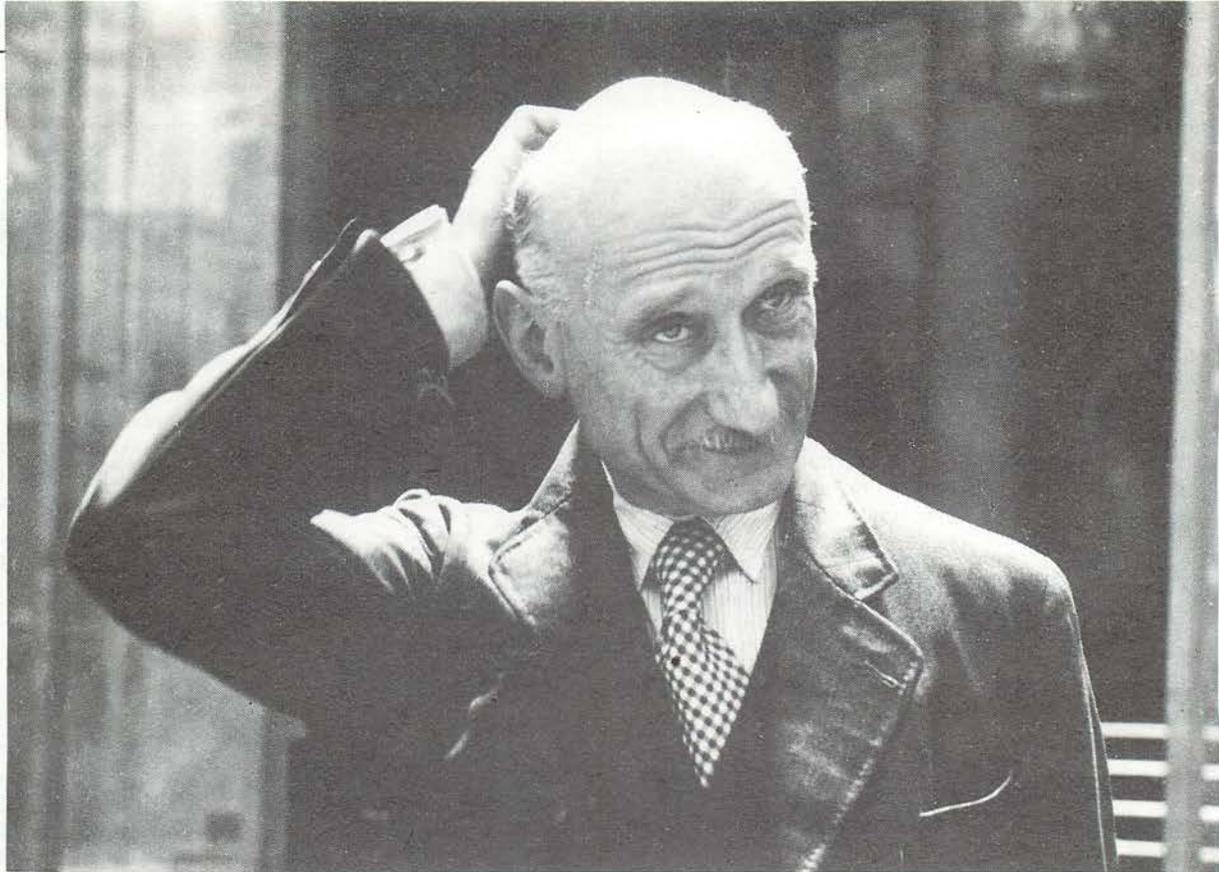
MERIDIEN

J'AI PAYE LE PRIX DE LA VERITE

« Je savais au plus profond de mon être qu'à moins de procéder à un ré-examen rationnel de tout ce que représente le communisme, je perdrais ma dignité d'homme libre. Il y a un prix à payer pour se rapprocher de la vérité. J'ai payé ce prix. J'ai été victime d'une purge. Et j'y ai gagné personnellement. »

M. DJILAS, Journal de prison.

Lire en page 13, en exclusivité, un entretien avec l'ancien vice-président de Yougoslavie.



Robert Schuman sans cérémonie. Aux photos officielles, Changer a préféré celle-ci, qui nous montre l'homme de tous les jours, simple, modeste. C'est à lui que l'Europe doit beaucoup de ses virtualités d'union.

A propos du centenaire de Robert Schuman

UNE ENERGIE SPIRITUELLE TRANSFORMEE EN REALITE POLITIQUE

En privilégiant l'union des cœurs et des esprits plutôt que la coalition des intérêts, Robert Schuman n'a-t-il pas fait œuvre révolutionnaire ?

L'Europe démocratique et communautaire ne fabrique plus beaucoup de canons, du moins à usage interne. Aussi ses habitants se plaignent-ils maintenant d'avoir trop de beurre !

Mais le choix ne serait-il qu'entre la prospérité grasse et les divisions sanglantes ? La paix en Europe occidentale ne relève-t-elle pas d'un tout autre ordre et n'a-t-elle pas, pour elle-même et pour le monde, une signification d'une toute autre dimension ?

Au moment où commencent les cérémonies qui commémoreront le cente-

naire de la naissance de Robert Schuman à Luxembourg, l'importance de la révolution qu'il a initiée dans les relations internationales mérite d'être approfondie et appréciée.

Le mot révolution n'est pas trop fort. Robert Schuman, homme d'une parfaite humilité, en avait conscience lorsqu'au moment de la signature du Traité de Paris instituant la C.E.C.A. (1), il écrivait : « Cette communauté, c'est maintenant qu'il nous appartient de la construire patiemment, laborieusement, mais avec la foi qu'exige une initiative

aussi révolutionnaire. » Dans un autre texte il plaçait cette révolution dans les droits des nations au même niveau que celle de 1789 dans les droits des citoyens.

La réconciliation de la France et de l'Allemagne dont l'opposition fut à l'origine de deux guerres qui endeuillèrent le monde entier, a frappé et frappe toujours l'imagination d'hommes et de femmes de tous les continents.

(1) Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier, créée en 1951.

Pour ne prendre que deux exemples : il y a trente ans c'était un dirigeant nationaliste tunisien qui y voyait la promesse qu'une réconciliation entre son pays et les Français était possible, ce qui lui permit de l'amener à l'indépendance sans effusion de sang. Aujourd'hui c'est le premier ministre du Sri Lanka (ancien Ceylan), qui déclare à la conférence réunissant au Bangladesh les chefs des sept pays du *Club des Pauvres* (le sous-continent indien) : « N'oublions pas que les Français et les Allemands ont appris à vivre ensemble. »



A l'image de la Communauté européenne, se développent à des degrés divers d'intégration en Afrique, en Asie, en Amérique latine, des communautés de nations fondées sur la promotion de conceptions et d'intérêts partagés.

Ce qui est essentiel dans ce phénomène, c'est le changement d'esprit sur lequel il repose. Dans une Communauté, les rapports basés sur le pouvoir tendent à s'effacer devant des rapports basés sur la recherche de ce qui est juste pour l'ensemble comme pour chacun. L'important est que cette recherche soit poursuivie en commun ; aucun membre n'ayant a priori la solution des problèmes à résoudre ; chaque membre devant arriver à la table dans une attitude d'ouverture et d'écoute.

Ainsi se maintient et croît l'élément spirituel originel : celui que Robert Schuman exprimait à Konrad Adenauer dans sa conviction que l'un et l'autre étaient « appelés par Dieu » à réconcilier leurs deux nations (2).

Lorsque vous serez deux ou plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous. » Jusque là va la révolution pensée et commencée par Robert Schuman. Il la décida un certain dimanche d'avril 1950 dans le silence et la méditation en sa demeure si inspirante de la colline de Scy-Chazelles, près de Metz. Mais c'est la discipline de toute sa vie qui l'avait préparé à une décision d'une telle envergure.

Il n'est pas étonnant alors que cette révolution s'étende – que les peuples des autres continents voient dans l'organisation communautaire initiée par l'Europe l'espoir d'un monde nouveau. Il est

plus étonnant que les Etats membres eux-mêmes n'aient pas toujours conscience de la dimension de ce qu'ils réalisent, de la grandeur de cet avenir dont ils sont responsables. (Un proverbe ne dit-il pas que c'est au pied du phare qu'il fait le plus noir ?)



Aussi bien, en cet anniversaire, est-il éminemment utile de rappeler les sources de notre communauté : le sacrifice et la prière de tous ceux que la guerre immola ; la pureté et la détermination des quelques hommes qui transformèrent cette énergie spirituelle en réalité politique.

S'il ne reste pas présent au cœur de chacun qu'une communauté, qu'on la considère au niveau des individus ou au niveau des nations, est d'abord une énergie spirituelle mise en œuvre dans les relations humaines et politiques, alors il n'y a pas d'avenir pour l'Europe ; et il n'y aura pas de paix dans le monde.

Ce n'est pas une association douanière, monétaire ou même militaire qui tiendra durablement ensemble ces vieilles nations chargées d'histoire qui composent l'Europe. « Nous unissons des hommes, nous ne coalisons pas des Etats, » écrivit Jean Monnet.

Ce n'est pas un équilibre toujours remis en cause de la terreur qui maintiendra durablement les grandes nations surchargées de puissance hors de la confrontation, actuellement locale, quelque jour générale.

Par contre, si les gouvernements européens restent conscients de la véritable dimension de ce qui est arrivé en Europe après la seconde guerre mondiale – et qui, comme le soulignait encore avec force à La Haye le 10 avril dernier le président du Parlement Européen, M. Pierre Pfimlin, est une novation historique totale, – ils sauront que, quelle que soit leur faiblesse apparente dans les rapports de puissance, ils ont entre les mains les moyens même de la politique espérée par toutes les « petites » nations du monde pour échapper à leur rôle de pions sur l'échiquier dans une mécanique de la confrontation.

« Lorsque notre groupe négocie avec vous, disait l'un des soixante-dix ambassadeurs d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique, établissant avec la Communauté européenne la troisième

Convention de Lomé, nous sommes obligés de nous connaître tous entre nous puisque chacun de nous doit tenir compte de l'être et des intérêts de chacun des autres pour établir ensemble une position commune. Nous sommes aussi obligés de vous connaître toujours plus profondément. » Et il en est de même au sein des Douze, comme au sein de toutes les communautés de nations en cours de création. Là se trouve la mécanique de la paix.

Née d'un changement d'esprit où la volonté de dominer l'a cédé à celle de comprendre, l'aversion à l'estime, la peur à l'amour, elle a besoin pour ne pas perdre son énergie dans les sables de l'apathie et des mesquines mésestimes que ce changement soit renouvelé chaque jour.



En mars 1950, écrivant la préface au recueil des discours de Frank Buchman, *Refaire le monde*, Robert Schuman voyait dans les équipes d'hommes et de femmes que Buchman avait entraînées ces « apôtres de la réconciliation » indispensables à la création de la paix. Aujourd'hui il dépend beaucoup des Douze que cet état d'esprit mis en action – qui de toute façon l'emportera au XXI^e siècle –, l'emporte avant que n'éclate un troisième conflit mondial.

Cette action essentielle de l'Europe, Robert Schuman la prophétisait déjà lorsque, le 9 mai 1950, proposant la première communauté européenne, il déclarait :

« La paix mondiale ne saurait être sauvegardée sans des efforts créateurs à la mesure des dangers qui la menacent. La contribution qu'une Europe organisée et vivante peut apporter à la civilisation est indispensable au maintien de relations pacifiques. »

Mais le temps n'est pas sans contraintes. Robert Schuman a su saisir une chance historique ; et il en avait conscience, écrivant en 1951 : « L'option qui s'ouvre à nous, six ans après la plus destructrice des guerres, qui laisse dans un monde instable et divisé une grande partie de l'Europe dans un état de redoutable indétermination, ne se retrouvera peut-être jamais. »

A réfléchir encore aujourd'hui, pour nos décisions de chaque jour.

BERNARD ZAMARON
Délégué du Centre Robert Schuman
pour l'Europe

(2) D'après la correspondance d'Adenauer, publiée à Berlin en 1985.

Une histoire d'amour sous les toits de Paris

DEVINE QUI VIENT LOGER ?

Dans une France qui ne sait plus très bien si elle doit accueillir ou rejeter l'étranger, souvent tentée, face au chômage, à la criminalité et à la dénatalité, de fermer la porte à ceux qui représentent une menace supplémentaire, nous avons découvert les liens privilégiés et combien touchants qui se sont tissés entre des Français et des Africains.

L'esprit d'accueil et de solidarité souffle en France. De véritables petites histoires d'amour naissent ici et là entre certains de nos concitoyens et les arrivants de terres et de cultures lointaines.

Ainsi, nous aimerions vous raconter l'histoire de Diowo

et Mimi et de leur logeuse. Derrière les propos que nous livrons tels que nous les avons perçus, il ne faut pas sous-estimer ce que chacun a dû mettre de lui-même pour parvenir à une telle relation d'amitié.

Diowo est étudiant en droit à Paris. Il vient du Zaïre. Mimi, sa jeune femme, l'a rejoint depuis un peu plus d'un an. Pendant huit ans, Diowo a habité une chambre chez Mme Pertusot. Comme les autres membres de la famille, il l'appelle Mémé. Le jour où nous leur avons rendu visite dans leur immeuble du second arrondissement de Paris, la petite fille de Mme Pertusot, Marie-France, était là avec son fils, Cyrille.

CHANGER : Comment tout a-t-il commencé entre vous ?

(Diowo répète notre question à voix forte car Mme Pertusot, qui a quarante-deux ans, n'entend plus très bien. La voix de notre ami passe bien ! Il se fera souvent notre interprète au cours de l'échange.)

Mme Pertusot : Il est arrivé un jour pour louer la chambre. A dire vrai, je ne voulais pas de lui. Je voulais une jeune fille comme j'en avais eu sept ou huit avant lui. A l'époque, j'avais encore mon mari, mais il était déjà souffrant. Je me suis tournée vers lui. A ses yeux j'ai compris qu'une sympathie spontanée était née en lui pour Francis. (Diowo avait choisi de se faire appeler Francis, son nom de baptême, pensant qu'il serait plus familier à ses logeurs que son nom africain.) Alors je l'ai accepté, pour faire plaisir à mon mari. Et finalement je me suis bien habituée à sa présence.

Marie-France : Il faut dire que mon grand-père était très malade et que Francis était d'une grande gentillesse avec lui. Il le levait, lui mettait ses chaussures. Il était comme un fils.

Mme Pertusot : Oh oui ! Vous n'avez pas idée de ce qu'il a fait pour mon mari. (Ses yeux s'embuent) Comme personne d'autre. Jamais je n'oublierai.

Diowo : Quand j'ai vu le grand-père comme ça, je n'ai pas pu faire autrement. Souvent, à la fin de la journée, on discutait avec Pépère. Il me tenait par le bras. Il ne pouvait pas se coucher sans m'offrir un caramel. Trouvant que je rentrais trop tard le soir, il m'a offert une montre pensant que ça m'aiderait à être à l'heure, comme un petit Français. (Il rit de bon cœur.)

Mémé, elle, est devenue une Maman. Elle s'inquiétait aussi le soir si je rentrais tard. Quand je sortais, elle me faisait des remarques sur mon habillement : « Non Francis, pas ça ensemble, c'est pas beau ! » Maintenant, je fais partie de la famille.

Marie-France : Quand Mémé venait chez nous, elle demandait toujours : « Tu invites Francis ? » On répondait : « Bien sûr ! »

– N'y a-t-il pas eu tout de même un temps d'adaptation mutuelle ?

Marie-France : Il y a une méfiance de groupe à vaincre. Tant qu'on ne connaît pas d'Africains, on se méfie d'eux, mais, quand on a une bonne relation avec un, ça change tout. On sent bien des différences, mais on en parle franchement. On se blague même.

Diowo : Il y a un effort de compréhension à faire de part et d'autre. L'attitude de l'étranger compte beaucoup. Pour nous Africains, par exemple, c'est souvent un poids d'avoir à soutenir une discussion avec des Français. Cela demande un effort intellectuel. Et leur humour peut facilement nous échapper. Il y en a parmi nous que cela fait fuir. Quant à moi, je voulais connaître les Français tels qu'ils étaient. Je les observais. Mais le contact intime avec une famille a fait toute la différence par rapport aux impressions que donnent la télévision ou le monde extérieur.

– Pouvez-vous raconter l'anecdote qui s'est passée un jour au balcon ?

Diowo : (Il s'esclaffe et se tourne vers Mme Pertusot.) Vous vous souvenez, Mémé, de la fois où vous regardiez par la fenêtre ? « Francis, viens donc voir,

vous m'avez dit, c'est pas possible, une si belle blonde au bras d'un noir!» (Mme Pertusot reste un moment interloquée, puis réagit.)

Mme Pertusot : C'est pas vrai, je t'ai dit ça, moi ? Mon pauvre Francis ! (Et tous de rire)

Diowo : Vous voyez bien, quand on aime, on ne voit plus la couleur.

- Comment ont réagi les habitants de l'immeuble ?

Marie-France : Il faut dire que Francis a fait la connaissance de tout le monde, à tous les étages, ce qui n'est pas dans les habitudes. Il s'est gagné toutes les sympathies.

Diowo : Au début, j'étais un peu l'objet de curiosité. Je sentais qu'on m'observait. J'étais le nouveau venu quand tous les autres habitaient là depuis longtemps. Les parents de la concierge actuelle, qui occupaient la place avant elle, m'ont invité pour un repas parce qu'ils s'inquiétaient de ma solitude et qu'ils étaient curieux de découvrir ce que je représentais, étant d'une autre race et d'une autre culture. J'ai admiré cette ouverture d'esprit. Par la suite, j'ai été invité dans d'autres familles de l'immeuble. Il m'arrive aujourd'hui de remplacer la concierge. On me confie les clés des appartements et on me de-

mande d'entrer pour arroser les fleurs. La confiance est là.

- Mme Pertusot, vous n'avez pas eu peur, au début, d'être envahie par les amis de Francis, les coups de téléphone, les allées et venues ?

Mme Pertusot : Oh non, pas du tout !

Cyrille (l'arrière-petit-fils de 18 ans, intervenant d'un ton blagueur) : Eh bien moi, ça me dérangeait, les coups de téléphone nocturnes, quand je venais passer la nuit chez Mémé !

Diowo : C'est un peu une famille africaine que j'ai trouvée là, ouverte à tout le monde. Ma sœur est même venue habiter deux semaines ici, rejointe les deux derniers jours par son mari. Mémé connaît bien aussi mon frère et mes cousins, qui sont venus pour des repas.

Mme Pertusot : Ah oui, Pierre, le cousin de Lausanne ; il est gentil. Il est le premier à m'écrire pour le jour de l'an.

Diowo : Au Zaïre, toute la famille a entendu parler de Mémé. Mes parents et elle s'écrivent, bien qu'ils ne se soient jamais vus. Et la famille ici veut connaître mon pays de façon plus profonde.

- Un jour, Francis a annoncé ses fiançailles au pays puis son mariage. Comment avez-vous réagi, Mme Pertusot ?

Marie-France : Mémé était affolée ; elle a eu bien peur de le perdre, son ange gardien.

Mme Pertusot : Oh oui, ça sera terrible quand il partira. Mais j'avais hâte de voir Elisabeth (nom de baptême de Mimi).

Diowo : Heureusement, on a trouvé le studio au sixième étage grâce à la voisine du dessous qui nous le loue. On reste proche. Souvent Mémé téléphone pour nous demander d'acheter de la baguette ou pour un petit service. La communauté de vie continue.

- Mimi, qu'a représenté pour vous votre arrivée en France ?

Mimi : J'étais venue avec des idées préconçues sur les Français, mais l'accueil que j'ai reçu ici a tout changé. Je n'oublierai jamais mon premier Noël chez les parents de Marie-France. Et puis, c'est la concierge qui m'a donné des robes et des rideaux pour les fenêtres.

Ce qui me frappe également en France, c'est la courtoisie des personnes. Si quelqu'un vous bouscule dans la rue, il demande pardon. Quand on demande un renseignement dans un bureau, on vous répond bien. J'ai dû être hospitalisée quinze jours l'an passé. Les médecins et les infirmières ont été tellement gentils que j'en oubliais la maladie.

Diowo : J'avais voulu que Mimi vienne ici pour découvrir un peu ce qu'est la vie en Europe et pour qu'elle comprenne certains de mes comportements. Par exemple, je lui disais tout le temps au début : « Fais attention ! » Ici, on fait toujours attention. Si je casse un verre, je brise quelque chose qui fait partie de la vie de la famille. Nous, on est un peu négligent. On attache moins d'importance aux choses.

Ce que nous vivons ici est très différent de ce que nous trouverons une fois de retour au pays. Par exemple, l'intimité de couple que nous connaissons en ce moment n'existe pas là-bas. Les pressions de la société seront telles qu'il sera difficile de ne pas se conformer. Les hommes vont de leur côté, les femmes du leur.

Mimi : Nous aurons une lutte à mener de toutes façons.



Mme Pertusot (au centre) en compagnie de Mimi (à droite) et de Diowo.

Propos recueillis par
FREDERIC ET NATHALIE
CHAVANNE

DIALOGUER AVEC LES POPULATIONS IMMIGREES

La plupart des villes anglaises et allemandes se sont dotées de structures de concertation avec les populations immigrées. Qu'en est-il en France ?

On parle beaucoup depuis le changement de majorité des mesures à prendre pour mettre fin à l'immigration clandestine, mais très peu de celles qui concernent la cohabitation nécessaire avec les millions d'immigrés déjà présents sur le territoire et ayant bien l'intention d'y demeurer.

La plateforme RPR-UDF sur laquelle s'appuie le gouvernement Chirac n'a fait qu'une allusion discrète à cette perspective par ces quelques mots : « faciliter l'intégration des immigrés. »

Dans le passé, la France centralisatrice et consciente de son identité nationale a pris pour acquis l'assimilation progressive des étrangers, laquelle n'a pas posé de problèmes majeurs tant que ces étrangers étaient pour leur grande majorité de souche européenne et catholique.

Aujourd'hui, dans une nation confrontée à l'afflux progressif d'un million et demi d'étrangers d'origine nord-africaine et musulmane, la peur, le rejet, le racisme ont parfois pris le pas sur la confiance dans son pouvoir d'assimilation.

Que signifie « faciliter l'intégration des immigrés », si ce n'est créer toutes les occasions possibles d'un dialogue entre immigrés et autorités ? Ce dialogue ne peut être décrété par l'Etat, mais l'Etat peut encourager les collectivités locales qui, par leur dimension et par leur proximité des réalités, sont les plus aptes à déceler les besoins et les aspirations des populations étrangères et à y donner les réponses appropriées.

Il est de fait que des centaines de milliers d'habitants étrangers bénéficiant de la carte de séjour de dix ans et apportant depuis de nombreuses années à la France le fruit de leur travail

et de leur compétence n'ont aujourd'hui guère de possibilité d'influer sur la vie publique.

Alors que l'éventualité d'un droit de vote des étrangers, même au niveau local, ne semble pas désirée à l'heure actuelle par les Français, ne devrions-nous pas favoriser d'autres formes de concertation permettant aux populations étrangères de se faire entendre dans les domaines qui les concernent et qui présentent souvent un caractère d'urgence ?

Nous avons noté avec intérêt que l'U.D.F. s'était il y a quelques mois prononcée en faveur de la création de « Conseils consultatifs des populations étrangères. » Certaines personnalités du R.P.R. ont aussi émis un souhait analogue.

Chez nos voisins

Voyons un peu ce qui se passe en-dehors de nos frontières. Il est intéressant de constater que chez nos voisins, la Grande-Bretagne et la R.F.A. en particulier, la plupart des grandes villes se sont dotées de structures de concertation avec les communautés étrangères. Dans le cas de la R.F.A., ces modes de concertation revêtent un caractère consultatif. Ils n'impliquent donc pas de reconnaissance du droit de vote proprement dit pour les étrangers, mais la constitution par les municipalités de registres de vote et la conduite d'élections spéciales permettant aux groupes nationaux (ou groupes de plusieurs nationalités) d'élire leurs représentants à la commission. Selon les villes, les modalités de participation sont différentes.

Nous pensons que la France gagnerait à se mettre à l'écoute des expé-

riences qui ont été menées à bien chez nos voisins dans ce domaine. Comme notre revue s'en est déjà fait l'écho, une délégation d'élus de l'Est lyonnais, par l'intermédiaire du Réarmement moral, s'est rendue au mois de novembre dernier à Newcastle, où des structures de concertation sont en place depuis plus de dix ans, avec un champ d'application étendu et des résultats bénéfiques. De telles missions d'étude devraient être encouragées.

Les commissions extra-municipales

En France même, des structures de concertation se sont constituées ici ou là, que ce soit ou non dans le cadre de contrats d'agglomération (par exemple commissions extra-municipales à Roubaix, Villiers-le-Bel, Chatenay-Malbry, Beaucaire, Mons-en-Barœul...). Ces initiatives mériteraient de faire l'objet d'une analyse et, le moment venu, d'un bilan, en vue d'une large diffusion qui permettrait aux municipalités intéressées d'engager à leur tour des expériences de même nature, en tenant compte à la fois des résultats positifs enregistrés par leurs devancières et des écueils à éviter.

Il s'agit là de propositions modestes, mais qui pourraient permettre de stimuler la réflexion et l'action devant un problème qui n'a pas reçu jusqu'ici, ni de la part de l'Etat, ni de la part des municipalités françaises, toute l'attention qu'il mérite.

JEAN-JACQUES ODIER

PHOTOS : Archives Réarmement moral : p. 4 ; F. Chavanne : pp. 7, 9 et 12 ; New World News : p. 1 ; J. Sutton-Gamma : p. 14.

UN CHEF D'ENTREPRISE : « TOUT DEPEND DE LA MOTIVATION DES HOMMES. »

Nous sommes dans une entreprise parisienne fabriquant des prothèses pour personnes handicapées. Chaque appareil devant être fait sur mesures, en fonction des besoins du client, cette affaire revêt un caractère artisanal même si elle compte soixante-cinq personnes réparties en six établissements à travers la France. Un système d'intéressement du personnel vient d'y être mis en place. Bien que l'expérience soit récente, il nous a paru intéressant d'en interviewer le directeur.

CHANGER : Comme chef d'entreprise, quel est votre principal souci :

Guy Audrain : Les quatre cinquièmes de mon temps sont consacrés à la gestion. Quand on a 500.000 F de salaires à payer chaque mois, on ne peut pas se permettre d'erreurs. Une analyse de coûts de production imprécise peut être fatale. Cela dit, la motivation du personnel est l'un de mes soucis permanents. Quelques employés qui ont une vocation pour leur travail mis à part, la plupart vivent dans la résignation. Avoir des ouvriers qui viennent huit heures par jour en n'étant que des exécutants n'est pas idéal.

C'est pourquoi nous venons de mettre en place, en janvier dernier, un système d'intéressement du personnel, c'est à dire qu'une prime est octroyée à tous les membres de l'entreprise si celle-ci fait du bénéfice.

En étroite collaboration avec mon frère et mon père, qui tiennent l'établissement de Nantes, nous avons réfléchi avec beaucoup de soin aux moyens de faire coller notre projet aux réalités. Après un an de discussions et de réflexion commune, les délégués du personnel et moi-même avons signé un texte mettant cette procédure en route. Cela m'a engagé à fournir tous les mois des chiffres sur la situation de l'entreprise.

- Cela implique qu'il y ait une certaine confiance entre vous ?

Une expérience d'intéressement du personnel chez un fabricant de prothèses français

- Tel n'a pas toujours été le cas. Quand j'ai repris l'affaire en mains en 1979, elle était au bord de l'effondrement. Des heurts entre partenaires sociaux avaient créé une atmosphère exécrable, ce qui explique d'ailleurs en bonne partie la situation financière de l'époque. Aujourd'hui on travaille dans le calme et le respect mutuel. Personne ne cherche plus à détruire l'autre, on apprécie au contraire la complémentarité des compétences. C'est peut-être là ma plus grande réussite.

- Comment y êtes-vous parvenu ?

- Le premier élément de la confiance, c'est de garantir aux employés qu'il n'y aura pas de diminution de salaires. Il y a quelques années, j'avais essayé d'in-

clure les ouvriers dans la marche de la société, mais ma proposition les associait aux risques que court toute entreprise. C'était une erreur d'appréciation de ma part. Ils n'ont pas suivi.

Cela dit, la confiance entre un chef d'entreprise et ses salariés naît quand ceux-ci sont persuadés que leur patron est autant soucieux de la bonne santé de l'entreprise que de leur faire profiter de maximum des fruits de leur travail.

Ce sont des détails qui comptent : ne pas faillir à la parole donnée, être déjà au travail à huit heures le matin quand les ouvriers arrivent et ne pas ménager sa peine, être ouvert à une communication directe avec les employés. Autre détail : sans renier la hiérarchie des salaires qui est fonction de la compétence et de l'ancienneté, nous avons décidé que la prime d'intéressement serait la même pour tous, patron, cadres ou employés.

Quand on a un fond d'intégrité et de valeurs chrétiennes, cela influe sur la multitude des décisions à prendre. A long terme, la confiance grandit.

Dans l'autre sens, notre nouveau système d'intéressement du personnel m'a amené à avoir totalement confiance en



mes employés. Je n'ai plus le souci de les surveiller. Toutefois, pour eux comme pour moi, la confiance doit se mériter constamment pour se maintenir.

- Le comportement de vos employés est donc sensiblement différent ?

- Oui. Au lendemain de la signature de l'accord, nous avions des appareils à livrer rapidement. Deux ouvriers ont spontanément pris sur leur temps de pose à midi pour s'assurer qu'ils seraient prêts. Avant, ils ne seraient pas soucieux des délais.

Une auto-discipline s'est établie. Un employé qui remplissait sa grille de loto pendant les heures de travail s'est fait réprimander par un collègue. Trois ou quatre fois par jour, les ouvriers ont l'habitude de passer de dix à quinze minutes près du distributeur de boissons. Maintenant, ils emportent leur verre à leur établi pour continuer à travailler. L'entreprise gagne ainsi quinze à trente pour cent en productivité sans compter la meilleure qualité du travail. On a moins à refaire de choses mal faites, on est plus économe avec les matières premières, cuirs et plastiques et on éteint la lumière quand on s'en va. Les employés sont aujourd'hui conscients que l'entreprise, c'est eux-mêmes. L'expérience que nous avons tentée me paraît une condition de survie.

- Et l'absentéisme ?

- La prime d'intérêt dépend du nombre d'heures effectuées. Un employé qui s'était laissé tomber un poids sur le pied, n'a pas voulu d'arrêt de travail. Il a boîté pendant deux jours mais il était au boulot. Pensez aux conséquences d'un tel système pour la sécurité sociale. Cela dit, je reste très souple quand l'un de mes employés a un problème à régler et qu'il doit momentanément s'absenter.

- Vous aimez le lien avec vos employés ?

- La plus grande richesse d'une entreprise, ce sont ses hommes, ceux qui la font vivre en y travaillant ou en étant de fidèles clients.

J'ai certainement le goût du contact avec les gens. Mes expériences dans le passé au sein des équipes du Réarmement moral me l'ont révélé et m'ont sans doute permis d'en tirer parti. Je n'aurais pas été, je crois, en mesure de

régler les problèmes humains auxquels j'ai eu à faire face, sans ces expériences. Je me réfère en permanence aux valeurs que j'y ai apprises. J'ai énormément de chance de pouvoir les mettre en pratique dans un contexte humain, car l'entreprise est un creuset formidable pour des conflits ou pour un travail d'équipe. Cependant, je dois savoir garder les distances. Par exemple, on ne se tutoie jamais, même entre collègues du même âge. Je ne m'intéresse aux soucis de mes employés que dans la mesure où un cas précis se présente.

- Vous parliez de votre clientèle ?

- On fait un travail qui rend service. C'est une chance, sans compter le fait d'aimer le travail bien fait. Quand on voit un gosse qui s'est attaché à sa prothèse, que les parents sont soulagés de voir le handicap de leur enfant en partie compensé, ou bien quand on doit s'arranger pour que la prothèse de l'enfant soit réparée le mercredi pour qu'il puisse retourner à l'école le lendemain, tout cela apporte une satisfaction. La fidélité des clients reconnaissants pour les services, rendus parfois depuis trente à quarante ans, compte aussi. Une relation personnelle s'est établie comme elle peut l'être avec un médecin.

- Etre chef d'entreprise, c'est prendre des risques. Comment vivez-vous avec le risque ?

- Nos biens familiaux sont entièrement hypothéqués. Nous avons pris un risque énorme. Mais cela ne me pèse plus comme au début. Le risque est partagé par toute notre équipe, parce que chacun prend ses responsabilités. Je pense moins à l'échec. Il y aura certainement des difficultés à l'avenir car notre équilibre reste fragile et on ne peut pas prévoir ce qui se passera au delà de deux années. Trop de paramètres peuvent varier, à commencer par les progrès de la médecine. Mais nous nous battons tous pour gagner.

- Quelle prochaine étape voyez-vous dans le vie de votre entreprise ?

- J'aimerais que mes employés aient de moins en moins besoin de moi. Ils ont confiance en moi. Je voudrais qu'ils aient davantage confiance en eux-mêmes pour prendre leurs propres décisions au niveau de leur travail. Cela vient peu à peu.

Propos recueillis par
F. CHAVANNE

UN LIVRE UNE IDEE

LA

Il y a dix ans paraissait en traduction française ce livre qui, comme d'autres du même auteur, est devenu un classique. Or, s'il est souvent utile de relire ses classiques, il l'est plus encore de les lire...

C'est le résultat d'années d'expérience que Bettelheim a pris un an pour mettre en forme et consigner dans ce livre qui devait faire date. La puissance éducative des contes de fées n'a pas été constatée par les praticiens de la psychologie et de la pédagogie, notamment auprès d'enfants gravement retardés ou perturbés. Aussi l'ouvrage est-il abondamment irrigué d'exemples et d'anecdotes. Mais c'est aussi un livre qui, par la simplicité de son style et de son vocabulaire, vous réconcilie avec des théories psychologiques que certaines présentations pédantes compliquent à plaisir et rendent inaccessibles aux non-spécialistes.

Un sens à la vie

Mais en quoi consiste donc la contribution des contes de fées à l'éducation de l'enfant ? Et d'abord qu'est-ce que l'éducation ? Selon Bruno Bettelheim, « la tâche la plus importante et aussi la plus difficile de l'éducation est d'aider l'enfant à donner un sens à sa vie. » Cela ne s'acquiert pas automatiquement avec les années, et à tout âge, nous recherchons une signification correspondant à notre développement intellectuel, mais l'enfant doit très rapidement franchir des étapes décisives dans sa maturation psychologique. « Pour découvrir le sens profond de la vie, écrit Bruno Bettelheim dans son introduction, il faut être capable de dépasser les limites étroites d'une exis-

10 ans après, relire...

PSYCHANALYSE DES CONTES DE FÉES

de Bruno Bettelheim

tence égocentrique, et croire que l'on peut apporter quelque chose à sa vie, sinon immédiatement, du moins dans l'avenir. (...) Pour ne pas être à la merci des hasards de la vie, l'individu doit développer ses ressources intérieures, afin que les sentiments, l'imagination et l'intellect s'appuient et s'enrichissent mutuellement. »

Une vision du monde

Après l'influence des parents et des éducateurs, c'est l'héritage culturel qui, s'il est transmis correctement, permet le mieux à l'enfant de donner du sens à sa vie. Mais la littérature enfantine actuelle vise toujours des résultats à court terme : ce peut être d'enseigner à l'enfant une technique (la lecture), ce peut être de l'informer ou de le distraire, ce n'est jamais le plus long terme, la construction du caractère, chose dont on ne mesure pas immédiatement les effets, mais dont l'enfant a cependant un besoin vital. Si la littérature enfantine manque ainsi l'essentiel, les contes de fées, bien au contraire, satisfont profondément les enfants, tant normaux qu'anormaux.

Réfléchissant à ce phénomène qu'il avait pu observer, Bettelheim en conclut que ces histoires qui paraissent parfois brutalement manichéennes à l'adulte, sont en fait riches d'une signification psychologique profonde, qui s'est graduellement affinée au fil des générations et des conteurs.

L'aspect merveilleux des contes captive l'imagination de l'enfant, qui s'identifie avec le héros ou l'héroïne. Il rumine tant et si bien l'histoire dans ses rêves, que, ce faisant, il finit par en extraire tout le sens profond, ou du moins tous les enseignements qui

concernent les problèmes qu'il se pose. L'enfant atteint seul ses conclusions, et s'approprie ainsi la morale du conte. Il édifie donc son caractère, ses conceptions, sa vision du monde. En ce sens, les contes de fées sont des histoires à proprement parler « édifiantes » puisqu'elles aident une personnalité à se construire, au lieu de moraliser abstraitement, ou d'imposer par la menace une conclusion peut-être sans rapport avec les questions que se pose l'enfant. C'est là plutôt le style très explicite et donc peu pédagogique de la fable, où la conclusion est imposée, et pas toujours dépourvue d'un cynisme peu accessible à l'enfant. Ainsi la sympathique cigale de la fable à laquelle la plupart des enfants s'identifient spontanément est-elle condamnée à mourir de faim, laissant l'enfant sans espoir, tandis que dans le conte des trois petits cochons, l'enfant s'identifie successivement aux trois petits cochons, qui représentent trois stades successifs du développement du même individu. La victoire du cochon le plus âgé montre alors à l'enfant qu'en grandissant, en travaillant, en sachant repousser à plus tard la satisfaction de désirs immédiats tels que manger et s'amuser, l'enfant peut se construire une retraite sûre et affronter victorieusement l'adversité. Il y a un moyen bien simple de s'en sortir.

L'existence du mal

La grande force des contes de fées, c'est donc qu'ils évitent de nier l'existence du mal ou des difficultés, mais qu'ils présentent toujours à l'enfant qu'il lui est possible, à certaines conditions, de surmonter ses difficultés, de maîtriser ses peurs, d'affronter le mal.

D'ailleurs, une histoire qui nierait l'existence du mal n'intéresserait tout simplement pas l'enfant, du moins au plan moral, car l'intéressé sait bien lui-même qu'il n'est pas toujours sage, et il sait également très tôt observer le monde extérieur et se rendre compte des injustices.

Une éducation subtile

« L'enfant, écrit Bettelheim, parce que la vie lui semble souvent déroutante, a le plus grand besoin qu'on lui donne une chance de se comprendre mieux au sein du monde complexe qu'il doit affronter. Il faut donc l'aider à mettre un peu de cohérence dans le tumulte de ses sentiments. Il a besoin (...) d'une éducation qui, subtilement, uniquement par sous-entendus, lui fasse voir les avantages d'un comportement conforme à la morale, non par l'intermédiaire de principes éthiques abstraits, mais par le spectacle tangible du bien et du mal qui prennent alors pour lui toute leur signification. »

C'est ce que les contes de fées font si bien que Schiller a pu écrire : « Je trouvais toujours plus de sens profond dans les contes de fées qu'on me racontait dans mon enfance que dans les vérités enseignées par la vie. »

Comment les contes de fées parlent à l'enfant, et comment les parents doivent les leur raconter, Bettelheim sait à la fois répondre à notre curiosité et ouvrir à notre réflexion de larges avenues qu'il se garde bien d'explorer trop avant. Il ne saurait – à l'exemple des contes de fées – tirer à notre place les conclusions qui seront les nôtres. De passionnantes découvertes en perspective pour chacun de ses lecteurs.

ANTOINE JAULMES

Dans la presse néo-zélandaise

A l'occasion de la visite en Nouvelle-Zélande de M. Maurice Nosley, président de l'Association pour le Réarmement moral en France, le quotidien *New Zealand Herald* a publié un article intitulé *Toujours amis*, dont voici quelques extraits :

« Pour les Français, les Néo-Zélandais sont toujours des amis, malgré l'extrême tension causée par l'affaire du Rainbow Warrior, a déclaré une personnalité française qui accomplit une mission privée de paix dans notre pays.

« M. Maurice Nosley, vétéran décoré de la résistance française, espère que son message de réconciliation et d'unité aidera à contrecarrer l'effet des tristes événements qui ont aigri les relations entre les deux pays.

« Il désapprouve le discours dur des hommes politiques français pris dans une campagne électorale, comme les repréailles apparentes des douaniers français ralentissant l'entrée de marchandises néo-zélandaises.

« Dans le nord de la France, a dit M. Nosley, des rangées et des rangées de croix portent les noms des soldats néo-zélandais dont la plupart étaient volontaires pour préserver notre liberté. Voilà

l'idée que se fait le Français moyen de la Nouvelle-Zélande. »

Déclarant « regrettable » l'affaire du « Rainbow Warrior » et l'emprisonnement de deux agents français, M. Nosley a précisé que la France, avec ses ambitions de puissance moyenne, avait besoin de comprendre que les petits pays avaient aussi leur mot à dire.

« Quand les Américains nous imposent une décision, nous leur en voulons. »

L'auteur de l'article a ensuite rappelé que M. Nosley a, durant l'après-guerre, participé avec le Réarmement moral à l'action qui a joué un rôle décisif dans la réconciliation franco-allemande.

Visite à la maréchale Leclerc

Par un frileux samedi d'avril, une dizaine de jeunes Français, accompagnés de quelques amis étrangers, ont eu le privilège d'être accueillis par la maréchale Leclerc de Hauteclocque dans son appartement parisien. Ils ont pu lui apporter le témoignage d'une génération soucieuse de vivre selon un idéal moral et spirituel, ce qui a tout de suite suscité un écho chez cette grande dame représen-

tant une page d'histoire récente, et encore toute animée de la foi profonde et de l'esprit combatif qu'elle partageait avec son illustre époux.

« Il faut garder les yeux fixés sur ce qui nous tire vers le haut », a dit la maréchale à ses jeunes visiteurs. A travers maintes anecdotes, elle a su faire revivre pour eux la courageuse personnalité du général Leclerc, renforçant en chacun la conviction de se battre pour ce que l'on croit.

Coup de main à Caux

Durant les journées de Pâques, une soixantaine de personnes se sont retrouvées à Caux pour une semaine de travaux dans Mountain House, le centre international du Réarmement moral, un peu dans l'esprit pionnier qui avait animé au lendemain de la guerre les équipes venues remettre les bâtiments en état. Hollandais, Allemands, Français et Britanniques se sont répartis en diverses équipes d'entretien et de réparation. Ils se sont activés dans le jardin, les bureaux et les archives. Les chaises de la terrasse, de la salle à manger et les fauteuils du théâtre ont aussi bénéficié de soins particuliers. Bref, on va pouvoir s'asseoir en toute quiétude l'été prochain à Caux...

Réception à Lucerne

En prélude au quarantième anniversaire de Caux, une réception a été donnée le 21 mars en l'honneur des responsables du centre de conférences à l'Hôtel de ville de Lucerne, la ville suisse qui abrite le siège de la Fondation pour le Réarmement moral. Rendant compte de cet événement, le quotidien *Vaterland* titrait : « La réconciliation en action. »

Faisant allusion au récent référendum sur l'entrée de la Suisse aux Nations Unies, le

président de la fondation, M. Daniel Mottu, a souligné que Caux se trouvait dans le droit fil de la vocation du pays. « Pour servir le monde, a-t-il ajouté, un petit pays a besoin d'une grande disponibilité. A l'heure où les Suisses sont appelés à réfléchir davantage à leur responsabilité vis à vis de la communauté internationale, Caux montre la voie de façon claire et convaincante. »

« Si les Nations Unies pouvaient travailler dans cet état d'esprit, a répondu le ministre cantonal des Finances, peut-être qu'elles auraient été mieux vues par notre peuple. »

France-Allemagne

Depuis le début de l'année, les responsables allemands et français du Réarmement moral se retrouvent mensuellement pour mettre au point leurs actions communes.

L'organisation de la semaine prévue à Caux du 12 au 20 juillet sur le thème « Responsabilités des Européens » est actuellement à l'ordre du jour. Décidée à Haguenau en 1985, cette manifestation sera marquée le 12 juillet par la célébration du 40^e anniversaire du centre de Caux. Un important groupe de juristes italiens organiseront le lendemain, dans le cadre de cette semaine, un colloque de réflexion sur le phénomène actuel du terrorisme. Le programme de ces journées est activement préparé de part et d'autre du Rhin. (Invitation sur demande à notre adresse).

La dernière de ces rencontres entre vingt-cinq personnes des deux pays réunis à Thionville le 12 avril a montré que cette coopération devient de plus en plus fructueuse et permet de couvrir en quelques heures un grand nombre de questions. On se retrouvera à Ettlingen en mai.



La maréchale Leclerc et ses invités, sous le portrait de son mari.

C'est souvent de l'Est — les dissidents soviétiques et autres l'ont prouvé — que viennent les messages de liberté les plus forts.

Ancien camarade de Tito, ancien vice-président de Yougoslavie, aujourd'hui peut-être oublié, mais craint par le pouvoir, Milovan Djilas continue, à 74 ans, de s'exprimer avec indépendance et vigueur. Il dit ici ses espoirs et ses craintes pour l'avenir.

MILOVAN DJILAS ET L'AVENIR DES RAPPORTS EST-OUEST

Nous publions ici l'essentiel d'un entretien que le penseur yougoslave a eu avec le Norvégien Leif Hovelsen.

— L.H. Pensez-vous que nous allons vers une confrontation armée entre l'Est et l'Ouest ?

— Non, en tout cas pas dans un avenir proche. Les sociétés occidentales ont cessé d'être impérialistes et agressives. Elles sont devenues internationalistes et démocratiques. L'Ouest n'attaquera pas l'Est. Par contre, si l'Union Soviétique attaquait l'Occident, j'estime qu'elle serait vaincue. On ne peut pas non plus affirmer que ce soit la menace nucléaire qui ait empêché la déflagration de se produire jusqu'à présent. En tous cas, cela n'a pas été la seule cause. Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'Occident était plus fort que l'Union Soviétique. Les conditions d'un conflit n'étaient pas remplies, l'Occident ne le recherchant pas et l'Union Soviétique n'étant pas assez forte.

Je suis pour la paix et contre la guerre, mais je ne suis pas un pacifiste. Face à l'attaque, il faut résister et se battre passionnément pour vaincre l'adversaire. Le pacifisme, à l'heure actuelle, est une entreprise irréaliste et naïve. Dans la bataille que se livrent les grandes puissances et les systèmes politiques qu'elles représentent, le pacifisme n'est absolument pas équipé pour résister au totalitarisme. Un mouvement pacifiste occidental n'aurait de sens que s'il existait parallèlement en Europe orientale et en Union Soviétique un mouvement pacifiste indépendant. Comme ce n'est pas le cas et que l'Occident se refuse à toute agression, les mouvements pacifistes européens

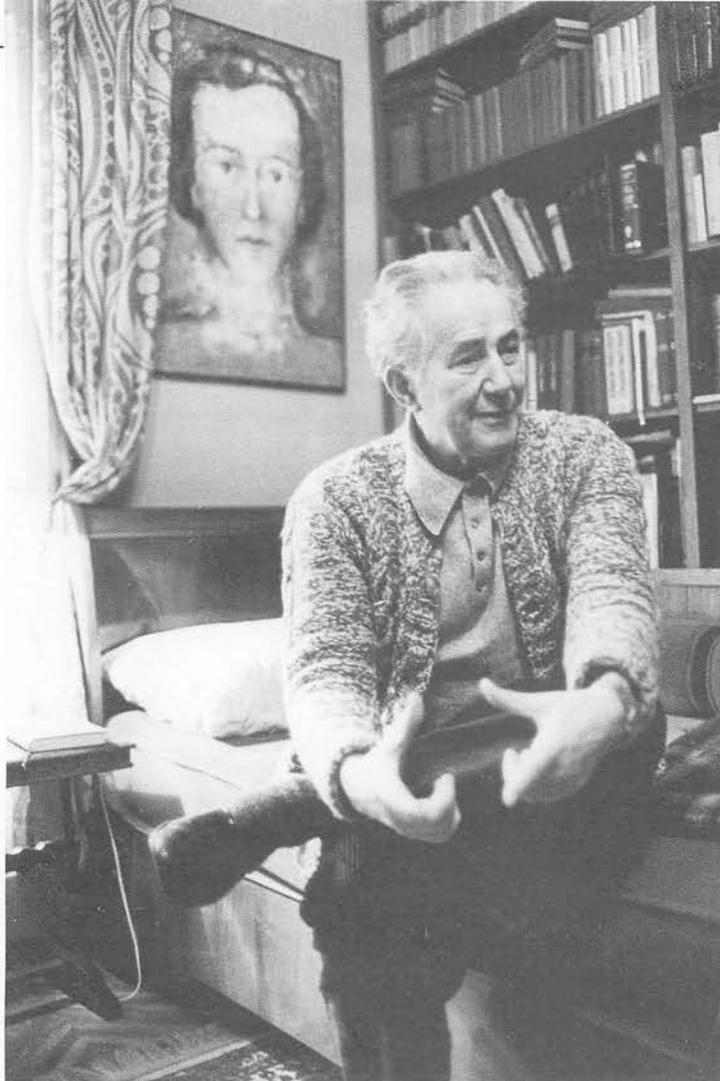
ne sont pas en mesure de jouir d'une base politique valable. A quoi sert-il, par exemple, de manifester pour une zone dénucléarisée en Europe centrale, en Scandinavie ou dans les Balkans s'il est purement et simplement interdit d'organiser des manifestations similaires à Moscou, ou de protester contre l'intervention soviétique en Afghanistan, comme ont pu le faire librement, contre la guerre du Vietnam, les étudiants des universités américaines ?

C'est un fait que l'Union Soviétique exploite à ses propres fins le pacifisme et ses adhérents en Occident. Bourrés de bonnes intentions, ces derniers en sont malheureusement totalement inconscients.

La paix ne pourra être préservée que si les nations démocratiques libres sont assez fortes militairement et assez déterminées face à l'expansionnisme et à l'impérialisme soviétiques. D'une certaine façon, l'histoire condamne l'Occident à vivre, et ce pour longtemps, à côté du système communiste soviétique.

Rien ne laisse présager, dans un avenir proche, la fin de l'expansionnisme militaire et idéologique de l'Union Soviétique. L'Occident doit donc rester fort au plan militaire et au plan des idées.

Gorbatchev, tel que je le vois, est très habile dans l'art d'exploiter les possibilités que lui fournissent les médias du monde occidental. Perspi-



cace et intelligent, il pose à l'Ouest un défi bien plus important que ne l'ont fait ses prédécesseurs. Ne nous laissons pas leurrer par la façon dont lui et les nouveaux dirigeants du Kremlin se comportent lorsqu'ils viennent en Occident, mais jugeons de leurs actes et de leurs entreprises à l'Est, en Afghanistan, en Pologne. Là est le test.

Il est essentiel de s'opposer à l'expansionnisme soviétique. Sinon, les dirigeants du Kremlin continueront à agir comme par le passé, et au plan militaire et au plan idéologique. S'ils en sont empêchés, ils devront bien se tourner vers leurs problèmes intérieurs.

— L'arrivée au pouvoir de Gorbatchev et de sa nouvelle équipe va-t-elle marquer pour l'Union Soviétique le début d'une période nouvelle ?

— Si vous pensez à une transformation radicale de la société soviétique, la réponse est non. A mon avis, le problème se trouve dans la nature même du système soviétique, dans sa rigidité, ses règles, sa bureaucratie. Idéologiquement et structurellement, le communisme est incapable de se transformer lui-même en une société pluraliste. Ce système repose sur trois piliers : le monopole du pouvoir économique ; le monopole du pouvoir politique et le droit exclusif de déterminer ce que

peut penser et sentir l'individu. Ce sont ces trois monopoles qui assurent le caractère totalitaire du communisme. Faites disparaître l'un des trois et tout le système menace de s'effondrer. C'est la raison pour laquelle je ne pense pas que Gorbatchev sera en mesure d'être l'instigateur de changements fondamentaux. S'il essaie, il subira sans doute le même sort que Krouchtchev.

Néanmoins, je pense qu'il fera quelque chose : il renforcera la discipline, il améliorera jusqu'à un certain point la productivité industrielle en renouvelant l'équipement en machines et en introduisant une technologie plus moderne. Mais ces changements n'auront pas beaucoup d'effets dans le domaine social et sur le sort de la population. Ce n'est pas un système qui peut se renouveler socialement, car il n'est pas accessible à la technologie moderne. Celle-ci exige de l'individu esprit d'initiative et capacité d'innovation. Or en Union Soviétique, toute l'organisation sociale et industrielle repose sur l'omniprésence d'un parti monolithique.

Si les nouveaux dirigeants parvenaient quand même à améliorer la productivité, cela déclencherait une crise grave au sein même du pays, car se poserait alors la question : que faire maintenant ? Je n'exclus pas la possibilité d'un changement, mais pas dans l'immédiat. Je pense également que Gorbatchev parviendra à s'attaquer à la corruption, mais jusqu'à un certain point seulement, car c'est un système qui ne peut pas exister sans corruption.

A la fois morte et vivante

— Et l'idéologie ? Il y a des voix pour dire que l'idéologie communiste est morte.

— En Union Soviétique, l'idéologie est à la fois morte et vivante. Morte au niveau de la foi ; vivante en tant qu'instrument politique indispensable. L'Ouest a du mal à comprendre l'importance de l'idéologie pour les dirigeants soviétiques. Pour les Américains et les Européens, les notions d'*impérialisme* et d'*expansionnisme* sont liées à celles d'investissement, de technologie, de matières premières etc. Il n'en va pas de même pour les Soviétiques. Leur raisonnement est ancré dans l'idéologie. Pour être légitime, leur impérialisme doit avoir un fondement idéologique. C'est la raison pour laquelle les hommes du Kremlin ne peuvent pas se permettre de perdre un territoire une fois qu'il a été conquis ni d'admettre des divergences d'interprétation de la *vraie foi*. L'idéologie peut servir de *raison d'être* aux hommes du Kremlin, mais leur moteur, leur force d'inspiration, ce n'est plus le marxisme-léninisme, c'est la patrie, l'Etat et l'expansionnisme.

Il faut savoir faire la différence entre *idéologie* et *idées*. Nous avons besoin d'idées. Elles sont essentielles à tout point de vue. Il est triste de voir combien l'Occident est pauvre en idées. Le pragmatisme ? Bien sûr, toute politique doit être pragmatique. C'est la voie du réalisme. Mais sans large perspective, sans idéal, sans vision et sans une

idée dynamique qui leur soit liée, le pragmatisme ne suffira pas à satisfaire les besoins de notre époque.

De la même façon, il ne faut pas confondre lutte idéologique et lutte militaire. Aujourd'hui, la lutte des idées est essentielle, surtout en Occident. L'attaque globale de la propagande soviétique contre le monde libre doit trouver en face d'elle des idées convaincantes, une vision.

— Dans la première phase du communisme, les révolutionnaires visionnaires parlaient de la création du nouvel homme soviétique. Qu'en est-il aujourd'hui ?

— J'ignore si la nature humaine peut ou ne peut pas changer. Si oui, ce doit être un processus extrêmement long. Peut-être cela se fera-t-il par l'approche culturelle, religieuse, humanitaire, grâce à quelque élément de douceur se développant chez celui qui vit dans une société libre et ouverte, perspective impossible dans une société fermée et oppressive. On ne peut pas changer les hommes par la force. L'homme ne peut pas être structuré par la coercition. Croire la chose possible a été une des plus grandes erreurs, une des plus grandes illusions du communisme. La révolution culturelle conçue par Mao a coûté des millions de vies et a représenté une catastrophe pour la Chine. Staline a voulu créer l'homme soviétique nouveau et Tito a également parlé du nouveau type d'homme. Tout cela n'était qu'illusion. Il y a beaucoup de noirceur dans l'âme humaine.

Un monde déjà meilleur

— Etes-vous optimiste pour l'avenir ? Comment voyez-vous les prochaines décennies dans le monde ?

— Je n'ai jamais été optimiste, mais je ne suis pas pessimiste non plus ! J'essaie de comprendre le monde, et de le faire objectivement, sans passion. Je crois que l'humanité connaîtra toujours des difficultés, des tragédies, voire des guerres, mais que, à travers épreuves et erreurs, elle progressera lentement vers une société et une vie meilleures.

Le monde d'aujourd'hui est loin d'être parfait, mais il est infiniment meilleur que celui de l'entre-deux-guerres. Souvenez-vous du désastre dans lequel l'Europe d'alors était plongée ! Bien qu'elles soient encore très éloignées de l'idéal, les sociétés occidentales sont, et de loin, les meilleures qui aient jamais existé à une telle échelle ! Un ami m'a dit un jour avec émotion que, dans cinquante ans, le monde serait entièrement démocratique. Je ne pense pas ainsi. Il sera simplement différent. Le domaine des démocraties sera plus étendu et les pays communistes seront très affaiblis. On le constate déjà en Europe de l'Est. Idéologiquement, ces pays sont beaucoup plus faibles qu'ils ne l'étaient au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Même les Chinois sont moins dogmatiques et monolithiques dans leur foi. Toutefois je

crois que, dans cinquante ans, il subsistera encore des dictatures.

Globalement, je pense que les peuples et les nations seront plus unis et plus responsables. Malgré les échecs des guerres et des révolutions, l'unification se poursuivra. Cela se fera de façon contradictoire : quelques progrès, quelques reculs, mais, dans l'ensemble, une marche en avant. A ce niveau-là, je pense que la religion jouera un rôle important, en particulier le christianisme, qui a la vision d'une humanité réconciliée. Je ne suis pas un homme de religion, mais je pense que la religion a aidé à développer les droits de l'homme et leur universalité, à savoir que tous ont les mêmes droits, que tous sont égaux devant Dieu.

Le facteur religieux

Dans cette perspective, on peut dire que nous, les socialistes-marxistes, nous avons sous-estimé le facteur religieux. Durant la période d'édification de notre système politique, cela était inévitable. Mais nous n'avons pas compris que l'être humain resterait toujours, d'une certaine façon, religieux. Je ne veux pas dire catholique ou protestant, mais religieux en ce sens que nous devons nourrir des rêves d'avenir, réfléchir à notre destinée, au sens de la vie. Je ne parle pas là de la religion organisée, mais du sentiment religieux.

Souvent, les Eglises et leurs dirigeants ont joué un rôle néfaste en prenant parti pour l'Etat, en se rangeant du côté de l'*establishment*, en participant à l'oppression. Cela n'empêche qu'il y a en l'homme un élément religieux qui pourra jouer un rôle dans l'unification de l'humanité.

Nous, socialistes-marxistes, n'avons jamais pleinement compris le capitalisme ni surtout sa capacité de se réformer de l'intérieur. Mais, tel qu'il se présente en Occident, il est trop étroit. Les sociétés capitalistes ont besoin d'être constamment corrigées par de puissantes organisations démocratiques, d'être soumises aux pressions positives que peuvent exercer par exemple les syndicats ou d'autres groupes d'intérêts démocratiques.

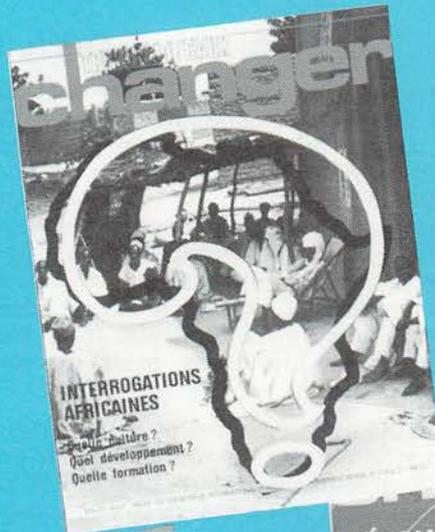
— Et l'Europe ?

— Je crois qu'elle s'intégrera de plus en plus. Cependant, les caractéristiques nationales subsisteront, elles se renforceront même. Ainsi, les traditions et les spécialités s'approfondiront-elles et enrichiront-elles la communauté européenne au fur et à mesure que les économies nationales et les politiques étrangères s'intégreront. Je crois aussi que l'Europe deviendra de plus en plus indépendante de l'Amérique, sans toutefois s'en séparer ni entrer en conflit avec elle — ce qui serait catastrophique.

Lentement, très lentement, les pays d'Europe de l'Est se rapprocheront de la Communauté européenne et se différencieront progressivement dans leurs rapports avec l'Union Soviétique.

Belgrade, décembre 1985

« Changer » se veut l'écho
d'un monde qui se crée
dans le monde d'aujourd'hui



Ses objectifs :

- Mettre en lumière les expériences humaines qui concourent à une transformation profonde des mentalités et des structures de la société.
- Porter le témoignage d'hommes de conviction et de foi.
- Aider les personnes à amorcer en elles le processus du changement.
- Faire connaître les buts, les moyens d'action et les réalisations du Réarmement moral.

ABONNEZ-VOUS, ABONNEZ VOS AMIS

Voir bulletin et tarifs en page 2

PARTICIPEZ A SA PROMOTION AUTOUR DE VOUS